



HAL
open science

Des mots normands dans Force ennemie de John-Antoine Nau

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Des mots normands dans Force ennemie de John-Antoine Nau. FRACAS, 2017, 54, pp.1-10. halshs-01485172

HAL Id: halshs-01485172

<https://shs.hal.science/halshs-01485172>

Submitted on 8 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRACAS

numéro 54

le 3 mars 2017

Groupe de recherche
sur la langue et la littérature françaises
du centre et d'ailleurs
(Tokyo)

contact : revuefracas2014@gmail.com

Des mots normands dans *Force ennemie* de John-Antoine Nau

Takeshi MATSUMURA

Force ennemie de John-Antoine Nau¹ a eu le premier Prix Goncourt en 1903². C'est un fait assez bien connu, mais le roman lui-même ne semble plus intéresser tellement les lecteurs. On peut le regretter, car il est remarquable à plus d'un titre. Entre autres, une étude linguistique d'ensemble (phonétique, morphologie, syntaxe, etc.) sera la bienvenue. Surtout son vocabulaire mérite d'attirer l'attention des lexicographes. Car l'auteur était très attentif au lexique. Il tenait à faire parler à chacun de ses personnages un langage particulier. Pour que les lecteurs puissent bien comprendre cet aspect, le narrateur Philippe Veuly, qui se voit un jour enfermé dans un hôpital psychiatrique, fait une observation suivante sur la langue de son gardien-infirmier Léonard. Voici ce qu'il dit en s'adressant à ce Dieppois :

– Léonard, auriez-vous habité Paris ? Vous employez parfois des expressions singulières dans la bouche d'un autochtone des environs de Dieppe : *macchabées*, – *ça n'a pas fait un pli*, – *goualer*, [p. 44] – *mariolle*, etc. etc. Sans votre harmonieux accent du cru, je vous prendrais à certains moments pour un Belvillois ou un Charonnais³.

Comme le rappelle Sophie Spandonis⁴, Valery Larbaud était sensible aux particularités lexicales et syntaxiques des personnages. Dans son article « La vida, las obras y el carácter de John-Antoine Nau (1860-1918) » paru dans *La Nación* du 9 mars 1924, il a bien insisté sur cette nouveauté. Citons sa remarque perspicace en version française :

Une de ses⁵ ressources consiste à faire parler ses personnages en notant toutes les déformations de leur vocabulaire et de leur syntaxe. Et cela, non

¹ Mes citations proviennent de John-Antoine Nau, *Force ennemie. Roman. Ouvrage couronné par l'Académie Goncourt*, Paris, Éditions de la Plume, 1904, 351 pages. Les soulignements y sont dus à l'auteur.

² Voir le site de l'Académie Goncourt : <http://academie-goncourt.fr/?article=1229180042>.

³ *Force ennemie*, p. 43-44.

⁴ Voir Sophie Spandonis, « Le premier Prix Goncourt : *Force ennemie* de John-Antoine Nau ou la naissance d'un "petit événement littéraire" », dans Jean-Louis Cabanès, Pierre-Jean Dufief, Robert Kopp et Jean-Yves Mollier (éd.), *Les Goncourt dans leur siècle. Un siècle de « Goncourt »*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2005, p. 287-301.

⁵ De John-Antoine Nau.

seulement quand il met en scène des faubouriens ou des campagnards, mais aussi lorsqu'il veut dépeindre un homme du milieu cultivé, [...]. Ce fut une véritable innovation qui ne laissa pas d'avoir une certaine influence. Marcel Proust l'essaya dernièrement avec beaucoup de succès et le public, oubliant Nau, vit en cela une nouveauté⁶.

Malgré l'article de Valery Larbaud, dont la version française a paru dans *La Revue européenne* du 1^{er} septembre 1924 avant d'être reprise dans *Du Navire d'argent* en 2003, le premier Prix Goncourt ne semble toujours pas éveiller l'intérêt des lecteurs et des chercheurs. La situation n'a apparemment pas changé depuis que Jean Royère disait dans sa lettre à Valery Larbaud du 19 avril 1924 : « L'élite ignore tout à fait *Force ennemie* – Elle l'ignore toujours⁷. »

Pour réparer un peu cet oubli injustifiable, je vais étudier dans le présent article quatre mots normands⁸ employés par deux personnages du roman. Les citations vont être volontairement assez longues pour montrer comment le texte se présente avec des graphies souvent astucieuses et de nombreux mots ou lettres imprimés en italique ou mis entre guillemets. Elle pourraient éventuellement inciter les lecteurs curieux à lire l'ensemble du roman et à en entreprendre une étude approfondie.

D'abord, voyons comment le gardien-infirmier Léonard qui s'occupe du héros utilise le verbe pronominal *s'éluger* qui signifie « se troubler (en parlant du sang) ». Il apparaît au début du chapitre III de la première partie. Citons le passage qui contient le mot ; c'est Philippe Veuly qui raconte :

J'ai pris un bain délicieux, trop court, à mon gré, mais Léonard a pensé devoir l'abrégé « pour c'te raison qu'y faut pas que le sang *s'éluge*. » Il bafouille encore quelque chose au sujet des *eztrémités*, des *congections cérébrales*, tout en m'aidant à me rhabiller. N'ayant jamais eu de valet de chambre je suis plutôt gêné par cette collaboration. Enfin la toilette est achevée : allons visiter les cours et les « terrains »⁹.

⁶ Valery Larbaud, *Du Navire d'argent*, Chroniques traduites de l'espagnol par Martine et Bernard Fouques, Introduction et notes d'Anne Chevalier, Paris, Gallimard, 2003, p. 328.

⁷ Lettre citée dans *Du Navire d'argent*, p. 337.

⁸ Ils sont absents du *Dictionnaire des régionalismes de France* de Pierre Rézeau, Bruxelles, Duculot, 2001. Je désigne ce dictionnaire par DRF.

⁹ *Force ennemie*, p. 24.

Comme on le voit, les guillemets indiquent que la proposition est prononcée par le gardien-infirmier et le recours aux lettres soulignées dans la citation insiste sur sa façon de parler et sur son vocabulaire particuliers.

Le verbe *éluger* est normand. Certes, l'article *éluger* du *Trésor de la langue française* de Paul Imbs¹⁰ se borne à le qualifier de régional, mais les exemples qu'il cite sont, sauf une exception¹¹, normands. Pour l'emploi transitif au sens d'« ennuyer, tracasser », il cite « Flaubert, *Correspondance*, 1872, p. 337 » ; en fait il s'agit de la lettre à Madame Brainne des 30-31 décembre 1878 : « Votre état de permanente souffrance m'embête, *m'éluge*, m'afflige.¹² » Pour l'emploi pronominal au sens de « se tracasser », le TLF tire un passage de Jean de la Varende, *Le Troisième jour* (Paris, Grasset, 1947, p. 284) : « Ne t'éluge pas trop. La vie et la mort, c'est tout pareil, en les regardant en dessous. » De son côté, la *Base historique du vocabulaire français*¹³ donne d'après *Les parlers dialectaux et populaires dans l'œuvre de Guy de Maupassant* d'Anthony S. G. Butler¹⁴ trois attestations normandes de 1625, de 1658 et de 1839. Quant au *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg¹⁵, t. 16, p. 494a, s.v. *lýja*, il enregistre différentes attestations dialectales modernes, toutes normandes¹⁶. Sa documentation peut être complétée pour le français régional par René Lepelley, *Le Parler de Normandie*¹⁷, p. 72b, s.v. *éluger*, où l'auteur nous apprend que le mot est connu dans l'ensemble de la Normandie. L'occurrence de *Force ennemie* méritera d'y être ajoutée.

¹⁰ Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. ; je désigne ce dictionnaire par TLF.

¹¹ Il s'agit de Colette, *Claudine à l'école*, 1900, p. 203 : « Tu m'éluges, crois-tu que j'aie retenu ces choses-là par cœur ! » : passage qui correspond à Colette & Willy, *Claudine à l'école*, dans Colette, *Œuvres*, Édition publiée sous la direction de Claude Pichois, t. I, Paris, Gallimard, 1984, Bibliothèque de la Pléiade, p. 139 où les auteurs traduisent en note *Tu m'éluges* par « Tu m'ennuies ». Le verbe se retrouve dans *Claudine à Paris* : « Va, va, ma vieille, tu ne m'élugeras plus longtemps, je vais habiter Paris dans un mois. » (*ibid.*, p. 223), où les auteurs l'expliquent en note : « Embêter, en patois du Fresnois », c'est-à-dire à Saint-Sauveur-en-Puisaye. Ces notes sont-elles exactes ? Le mot est absent d'Henri Chéry, *Lexique du parler de Mézilles vers la fin du XIX^e siècle suivi d'une monographie de cette commune*, Auxerre, 1933 et de R. Rousset, « La Vieille Langue de Treigny », dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 109, 1977, p. 143-183. Peut-être est-ce un mot de la langue populaire parisienne, d'origine normande.

¹² Je cite d'après Flaubert, *Correspondance*, t. V, janvier 1876-mai 1880, Édition présentée, établie et annotée par Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Paris, Gallimard, 2007, Bibliothèque de la Pléiade, p. 482.

¹³ Consultable sur son site internet : <http://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>. Je désigne cette base de données par BHVF.

¹⁴ Genève, Droz et Paris, Minard, 1962, p. 70.

¹⁵ Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. ; je désigne ce dictionnaire par FEW.

¹⁶ Mais le mot n'est pas dans Achille Delboulle, *Glossaire de la Vallée d'Yères pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à l'histoire de la vieille langue française*, Le Havre, Brenier, 1876.

¹⁷ Paris, Bonneton, 2008 ; je désigne ce dictionnaire par LepelleyNormandie².

Un autre mot régional employé par le gardien-infirmier Léonard est le verbe intransitif *grémir*, qui signifie « frissonner ». Il apparaît deux fois dans ses répliques. D’abord, au chapitre IV de la première partie. Il y présente au héros un ancien maire de village « qui a trop nocé » :

– Oh ! celui-là, fait Léonard qui s’aperçoit de mon pénible agacement, faut pas vous en émotionner ! Quand il est méchant, c’est comme un *éfant*¹⁸, rien de plus. On le couche quand ça dure trop longtemps et – voilà tout. C’est un ancien maire de village qui était riche et qui a trop nocé. Il s’en allait s’amuser dans toutes les foires et, au retour, quand il était émêché, il faisait monter *des*¹⁹ *trois, quatre* filles dans sa voiture. Vous me comprenez ! Des fois il débarquait *c’telle-ci*²⁰ ou *c’t’autre* sans précaution, sur un tas de cailloux, par exemple. Mais il en ramenait toujours au moins deux chez lui. Et quand on se dit qu’il a été vingt ans chargé des affaires de sa commune ! Lorsqu’on y a repensé, il paraît qu’on a raconté qu’y y avait pour tout le moins cinq ans qu’y y *était plus*. Mais on était habitué à lui et « des gens » avaient intérêt à le garder comme maire. Ça fait qu’alors !... Ah ! le sacré père Marical ! Et c’était ça qui mariait le monde ! Ça fait *grémir* !... C’est un *à part* comme vous ; dans le même pavillon ; votre voisin de chambre²¹.

La deuxième occurrence du verbe se trouve au chapitre VI de la première partie. Dans ce passage, interrogé par le héros, Léonard raconte une histoire de Charlemaine, dont le père est décédé dans l’asile, dont le frère et la sœur y sont actuellement et que la mère rejoindra sous peu.

– Ah ! le malheureux gars ! En voilà un qui appartenait à une triste famille ! Tous des gens bien « plaisants » mais retournés comme de vieilles culottes ! Voulez-vous croire que son père qui était épicier à Cany et qui avait des sous que c’en était infect, est mort ici, ’y aura bientôt cinq ans. Le samedi qu’il entrait, lui, le gosse (c’est à la suite du service militaire que ça l’a pris, on l’a trop embêté à la caserne), ce samedi-là, ça fait deux ans, sa sœur commençait à « *foller*²² » ; et je

¹⁸ Sur cette dénasalisation, voir Anthony S. G. Butler, *op. cit.*, p. 33.

¹⁹ Sur cet emploi de l’article indéfini par emphase devant un numéral, voir Maurice Grevisse et André Goosse, *Le Bon Usage*, 16^e édition, Louvain, De Boeck Supérieur, 2016, § 581, a.

²⁰ Pour le démonstratif, voir Anthony S. G. Butler, *op. cit.*, p. 38.

²¹ *Force ennemie*, p. 41.

²² Mot attesté en Normandie et Bretagne, qui signifie « devenir fou », voir le FEW, t. 3, p. 690b, s.v. *follis*.

l'acconduisais²³ à notre établissement par le *rebours* du courrier, *comme on dit*, le « lundi en quinze », à l'heure du dîner (y avait du « gros-yeux » à la vinaigrette et *de l'haricot* de mouton, je me rappelle bien, p'têtre) ! Il a un frère qui a été *encaqué* chez nous voilà dix-huit mois : 'l est en cellule, l'êfortuné ! Sa mère qui était cousine-germaine du père, paraît qu'on va la voir aussi un de ces jours : 'y a des *plaintes de voisins* ! C'est p'têtre seulement moi qu'irai la boucler, la pauv'bougresse ; je suis plus « soignant », plus « arrangeant » qu'un autre, on m'envoie de préférence dans ces cas-là. Comme ça Charlemaine aura toute sa famille dans la maison !... Et toute amenée par moi !

– Est-ce qu'il voit sa sœur et son frère ?

– Son frère ! Bien sûr que non ! Les « cellulards », leur faut pas de « bouzin » et comme vous avez pu vous en apercevoir, Charlemaine c'est un rigolo (!) – Sa sœur... des fois ! C'est assez dolou-[p. 72]-reux à *regarder*. Des jours y se reconnaissent, d'autres non ! Y s'appellent alors m'sieu Digard ou m'ame Retou, mamzelle Thiel ou père Alleaume ; ou bien y n'veulent pas se *causer*. Y sont pas « pays » qu'y vous *ezpliquent*. Ça fait « grémir » ! Alle²⁴ est gentille, la sœur ; on dirait une dame de Dieppe ou *même* de Rouen. Un peu trop maigre, mais bien élégante, toujours propre comme une boule de bleu. Et de l'*inducation* ! A'sait des *pouasies*, des rébus, de la *musique d'orgue* ! de tout ! Je vous la ferai voir ; on la laisse à peu près libre, elle aussi. Pas plus de méchanceté qu'un veau de six jours²⁵ !

Le verbe *grémir* se rencontre dans *Force ennemie* une autre fois. Ce n'est plus le gardien-infirmier Léonard qui le prononce, mais une gardienne-infirmière dieppoise appelée Célestine Bouffard. Ce personnage, aussi pittoresque que son collègue, a également un langage intéressant, dans lequel on trouve des régionalismes. Au chapitre II de la deuxième partie, notre mot apparaît dans une de ses répliques, au moment où, au chevet d'une malade, elle s'adresse au directeur de la maison appelé Froin :

– Ah ! monsieur le Docteur, vous savez bien ! Chaque fois qu'il y a *cris* la nuit, elle est comme çà le lendemain. Les autres se remettent tout de suite. A deux heures du matin elles faisaient un charivari d'enfer et – aussi vrai que je m'appelle Célestine-Bouffard, au moment du petit déjeuner vous les retrouviez *varmeilles*,

²³ Régionalisme qui signifie « amener », voir le FEW, t. 2, p. 1025b, s.v. *conducere*.

²⁴ Pronom sujet féminin singulier, *alle* devant une voyelle et *a* (voir trois lignes plus bas) devant une consonne, voir Anthony S. G. Butler, *op. cit.*, p. 36-37.

²⁵ *Force ennemie*, p. 71-72.

souriantes et pleines d'appétit. *Mame* Letellier, elle, ça lui donne une de ces crises « *qu'*il lui faut la journée entière pour s'en sortir ». C'est pas qu'elle s'exaspère plus que les autres. Elle donnerait de la voix plutôt moins que ses *collègues* ; maintenant, il est vrai de dire qu'elle, les rares fois que ça la prend, ça fait *grémir*. C'est aigu comme une lame de *paugnard* et ça vous fait dans le dos «²⁶ comme si *que*²⁷ ce serait une scie qui vous passerait sur les *noyaux de la colonne*...²⁸

Dans ce passage, l'indication de Célestine sur la situation où elle *grémit* est précieuse. Car en évoquant comme comparaison le bruit produit par une scie, elle rejoint ce qu'un linguiste a observé en recueillant le verbe.

Si l'on cherche ce verbe *grémir* dans les dictionnaires, il est absent du TLF, de la BHVF et de LepelleyNormandie², mais il est enregistré dans le FEW, t. 16, p. 393b, s.v. **krîsan* comme une forme isolée de *grincer* dans le parler de la Vallée d'Yères. Il y est placé auprès des formes comme *grincher*, *gruncher*, *grindre*, etc. Or la source de Wartburg est le *Glossaire de la Vallée d'Yères* d'Achille Delboulle²⁹. Si l'on se reporte à cet ouvrage, on voit que le lexicographe a traduit le verbe par « frissonner, grincer des dents », qu'il l'a expliqué en disant : « On *grémit* en entendant scier une pierre, tailler un bouchon de liège, etc. » et qu'il a proposé de le rattacher à l'ancien bas-francique *gram*. L'interprétation de Wartburg qui a refusé d'adopter l'hypothèse de sa source convenait-elle vraiment ? Ne se serait-elle pas fondée à tort sur l'une des deux définitions qu'elle a retenue non sans arbitraire chez le dialectologue ? La forme *grémir* étant unique dans son article **krîsan* et vu le contexte donné dans le *Glossaire de la Vallée d'Yères*, il me semble préférable de revenir à l'étymologie d'Achille Delboulle, de ranger le verbe dans l'article *gram* du FEW, t. 16, p. 51a et de lui donner le sens de « frissonner » au lieu de « grincer les dents ». La réplique citée de Célestine semble corroborer cette hypothèse.

La Dieppoise utilise un autre mot régional : il s'agit de l'adjectif *castafiole*, qui signifie « ivre ». Comme c'est une rareté, il méritera d'être relevé ici. La citation est tirée du chapitre V de la deuxième partie, où Kmôhoûn (force ennemie) qui habite le héros le dirige dans des promenades nocturnes à la recherche de belles malades et où ils rencontrent Célestine Bouffard, qui attendait un autre personnage. Sa réplique commence donc par un quiproquo :

²⁶ Ces guillemets ne sont pas fermés dans le texte.

²⁷ Sur la conjonction *que* introduite explétivement après une autre conjonction, voir *Le Bon Usage*, *op. cit.*, § 1079, a, 4°.

²⁸ *Force ennemie*, p. 113.

²⁹ *Op. cit.*, p. 173.

– C’est-y³⁰ vous, Louëdin ? chante l’inoubliable contralto dieppois de l’infirmière callipyge (Louëdin est l’un des gardiens des agités, un ancien zouave, plus tard dresseur de singes, puis garde-chiourme à la Montagne d’Argent...) faut, fichtre, vous *espérer*³¹, vous ! V’là vingt minutes que je « fais le trottoir » *daihors* et sans trottoir, encore !... Mais non, cor nom de nom ! C’est pas son poil en fourche ! hurle-t-elle en m’empoignant par mon maigre « bouc ». (Louëdin possède une barbe de trente centimètres, – et fournie !) – mais qui k’c’est donc que ce sale *voleux*³² qui se *promain-ne* [p. 178] *nuitan-mment* dans les « terrains *du monde* » ? – Ah ! pas possible ! C’est m’sieur Veuly *des à-part* ! B’en vrai ! Léonard n’est pas « castafiole » pour vous avoir laissé rouler dans l’*nouër* à ces heures³³ !

L’adjectif *castafiole*, qui manque au TLF, à la BHVF et à LepelleyNormandie², est attesté en Haute-Normandie³⁴, comme nous l’apprend le FEW, t. 8, p. 377b, s.v. *phiala*. Wartburg y recueille trois attestations : *être castafiole* « être gris » dans le parler de la Vallée d’Yères et *castafiole* « ivre » dans les parlers de Tôtes et du Havre. Ses sources sont pour la première occurrence le *Glossaire* cité d’Achille Delboulle, p. 68. Ce dernier ne fait malheureusement que traduire la locution verbale et ne dit pas quel est le contexte où elle apparaît. Pour l’attestation de Tôtes, Wartburg a utilisé A. G. de Fresnay, *Memento ou recueil courant, par ordre alphabétique, de divers mots, expressions et locutions tirés du patois normand en usage dans le pays de Caux et particulièrement dans le canton de Tôtes, arrondissement de Dieppe (Seine-Inférieure)*³⁵. La description de cet ouvrage est moins concise que celle d’Achille Delboulle. Voici ce qu’on y lit :

Castafiole – *adj.* – Individu ivre – Il est *castafiole*.

³⁰ Voir *Le Bon Usage*, *op. cit.*, § 395 qui signale que ce *ti* dans l’interrogation, phénomène ancien, reste encore vivant dans certaines régions comme en Normandie et au Québec.

³¹ Au sens d’« attendre », c’est un emploi régional, voir le DRF, p. 415b.

³² Sur cette prononciation de *voleur*, voir Jules Gilliéron et Edmond Edmont, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1920, carte 1412 ; Anthony S. G. Butler, *op. cit.*, p. 28.

³³ *Force ennemie*, p. 177-178.

³⁴ Sur le substantif wallon *castafiole* « gringalet ; petit chapeau », voir Kurt Baldinger, *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*, t. 3, Tübingen, Niemeyer, 2003, n^{os} 4638 et 5210.

³⁵ Rouen, Métérie, 1881.

Ce mot si tentant pour un étymologiste : *casse-ta-fiole*, appartient peut-être plus à la langue *purinique*³⁶ qu'au patois normand proprement dit. (p. 62)

La même étymologie est proposée dubitativement par la source de Wartburg pour l'attestation du parler du Havre. En effet, dans l'article *castafiole* de son *Étude sur le langage de la banlieue du Havre*³⁷, Camille Maze se pose la question :

CASTAFIOLE, *cass-ta-fio-le*, ivre. *Il est castafiole*. Y aurait-il quelque affinité avec « casse ta fiole » (puisque tu as tout bu) ? (p. 128a)

Et Wartburg lui-même semble adopter cette hypothèse³⁸. Quelle que soit sa validité, l'occurrence de *Force ennemie* méritera d'être rangée dans son article *phiala* pour étoffer le maigre dossier.

La rencontre inopinée du héros (possédé par la force ennemie) et de la gardienne-infirmière est suivie d'un dialogue. Dans ce passage on trouve un autre mot régional. Citons une partie de leurs répliques, introduites par le héros qui n'arrive pas à maîtriser ses organes :

A ma terrible stupéfaction, ma voix sort de ma gorge, – ma voix devenue rude et grossièrement ricaneuse sans que j'aie eu conscience d'avoir seulement ouvert la bouche – et cette bouche prononce les étonnantes paroles suivantes :

– Dis donc, grosse ! As-tu du cognac dans ta chambre ?

– C'est-y bien vous, monsieur Veuly, qui me parlez à c't'heure, vous si *comme il faut* et un peu fier des fois ? B'en, ma parole ! je vous aime mieux comme ça ! *Pour* sûr que j'en ai, de la *sicasse* dans [p. 179] ma niche ; oh ! pas des litres !... mais un pauvre petit fond de bouteille pour... *quand qu'une* « malade » a besoin d'être un peu ranimée. Venez-vous en³⁹ !

Ici Célestine emploie le mot régional *sicasse* au sens d'« alcool de mauvaise qualité ». Ce qu'elle entend par là est expliqué un peu plus loin dans le récit, au moment où entre deux actes sexuels, elle va chercher de la boisson :

³⁶ Langage des quartiers ouvriers de Rouen, de Vire, etc. ; voir Fernand Lechanteur, « La langue de Rouen au XVII^e siècle », dans *Annales de Normandie*, 1952, p. 234, note 24. Le mot *purinique* manque au TLF, à la BHVF et au FEW, t. 9, p. 610a, s.v. *purare*.

³⁷ Paris, Dumont, Rouen, Lestringant et Le Havre, Gonfreville, 1903.

³⁸ Voir le FEW, t. 8, p. 377b, note 2.

³⁹ *Force ennemie*, p. 178-179.

L'impavide Célestine est allée, entre deux assauts, à la recherche de la *larme* de cognac. C'est une larme... – pleurée par un mammoth. Elle *occupe* les trois quarts d'une assez forte dame-jeanne cachée sous des robes et du linge qu'elle doit suavement parfumer : [...] ⁴⁰.

Dans le même chapitre, le mot *sicasse* est repris deux fois par le héros qui décrit la suite de cette scène, où il essaie d'enivrer la gardienne-infirmière pour ne plus subir ses *assauts* qui dépassent ses capacités. Voici la première occurrence du mot :

Mais l'alcool et les... tours de force ont raison à la longue de la riche nature de l'infirmière. Grâce à nos savantes manœuvres, la forte jeune personne a bu près d'un litre et demi de *sicasse*, tandis que nous (Kmôhoûn et moi, sobres comme des méharis), – nous nous contentions d'un peu moins d'un demi-setier ⁴¹.

L'autre occurrence se trouve dans le contexte suivant. Après avoir endormi Célestine, le héros sort de chez elle et s'aperçoit que la belle malade qu'il aime dort juste à côté :

C'est à quelques mètres d'Irène que je me suis « distingué » d'une si triste façon ! Oh ! si j'avais le bonheur de me tromper ! Si, par suite d'une combinaison invraisemblable et providentielle, il était possible que la buveuse de *sicasse* ne veillât sur ma « princesse » que dans la journée et se retirât loin d'elle pour la nuit ! Si la pièce voisine n'était qu'une autre cellule d'infirmière, quel soulagement j'éprouverais ! Je sais que c'est fou, mais je veux voir, voir à toute force, j'en oublie Kmôhoûn et... j'ouvre tout doucement le guichet...

Atrocité ! C'est Irène qui est là, tout près ! J'étais, non pas à quelques mètres, mais à quelques centimètres d'elle ⁴² !...

Cet substantif féminin *sicasse* est absent du TLF et de la BHVF, mais il est recueilli dans LepelleyNormandie², p. 160a ; l'auteur le traduit par « alcool de mauvaise qualité » et il indique qu'il est employé dans la Manche et connu dans le reste de la Normandie. Le mot est également enregistré dans le FEW, t. 21, p. 498a, parmi les matériaux d'origine incertaine ou inconnue. Selon la documentation de Wartburg, son

⁴⁰ *Ibid.*, p. 182.

⁴¹ *Ibid.*, p. 183.

⁴² *Ibid.*, p. 184.

aire de diffusion va depuis la Normandie⁴³ jusqu'au Maine. Il s'agit donc d'un régionalisme qui ne se limite pas tout à fait aux environs de Dieppe.

Il va sans dire que ces échantillons ne sont destinés qu'à suggérer que le vocabulaire de *Force ennemie* est digne d'être examiné de près. Comme on l'a vu dans les citations, il n'y a pas que des mots normands. Il y a bien d'autres éléments qui méritent une étude attentive. Et les autres personnages sont aussi remarquables que Léonard et Célestine. Chez John-Antoine Nau, chacun trouvera son bien.

⁴³ Mais il est absent des ouvrages cités d'Achille Delboulle, d'A. G. de Fresnay et de Camille Maze.